

SAFARI

**LE PIRE DANGER
DANS LA BROUSSE
C'EST LUI !**





Presse :
Laurent Renard - Leslie Ricci
53, rue du Faubourg Poissonnière - 75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64

Distribution :
Pathé Distribution
2, rue Lamennais - 75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00

RICHARD GRANDPIERRE
PRÉSENTE

KAD MERAD
SAFARI

UN FILM DE OLIVIER BAROUX

KAD
MERAD

LIONEL
ABELANSKI

VALÉRIE
BENGUIGUI

FRÉDÉRIQUE
BEL

GUY
LECLUYSE

DAVID
SARACINO

NICOLAS
MARIÉ

GREG
GERMAIN

FRÉDÉRIC
PROUST

AVEC LA PARTICIPATION DE
YANNICK ET DE OMAR
NOAH SY

SORTIE LE 1^{ER} AVRIL

Durée : 1h46

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.pathedistribution.com



SYNOPSIS

Six touristes français ont décidé de découvrir l'Afrique du Sud au cours d'un safari organisé par Richard Dacier.

Ils ignorent alors que leur guide n'a pas mis les pieds dans la brousse depuis 30 ans... Et qu'il a peur des animaux !

Entretien avec OLIVIER BAROUX

Comment le projet est-il né ?

C'est Richard Grandpierre, le producteur, qui m'a proposé l'idée. On a beaucoup parlé, beaucoup réfléchi et pour le scénario, on a contacté Jean-Paul Bathany et Pascal Plisson qui ont coécrit avec moi. De là est née l'idée d'un safari avec un guide qui a peur de la brousse et de touristes qui ne sont pas au courant.

Nous sommes tout de suite partis sur un mélange de comédie et d'aventure, la comédie générant de l'aventure, et réciproquement. Tout est lié. On a d'abord fait une histoire qui nous semblait bonne et drôle, et de cette histoire sont nées les scènes d'action et celles d'aventure avec les animaux.

Jean-Paul et moi nous connaissons bien, et Kad aussi évidemment. Du coup, on retrouve cette touche Kad et Olivier dans les dialogues et les situations. On aime un genre d'humour qui va des comédies américaines de Will Ferrell, Ben Stiller, en passant par le « Saturday Night Live » et les Monty Python... Ce film, c'est avant tout notre humour, ce qui nous fait rire.

Même si c'est votre second film, SAFARI impliquait de nombreux défis logistiques inédits. Comment les avez-vous abordés ?

Mon premier long, CE SOIR, JE DORS CHEZ TOI, était plus intimiste. La plupart du temps, je n'avais que deux comédiens à l'image ! C'était une histoire romantique en France et un peu à New York.

SAFARI était un projet complètement différent en termes de budget, de personnel et de temps. Je me suis entièrement plongé dans le film pendant 6 mois de préparation, puis 4 mois de tournage, et le montage... C'était aussi une évolution passionnante parce que je suis passé de la comédie romantique à la comédie pure.

Dès le départ, il était inenvisageable de tourner ailleurs qu'en Afrique. C'est en

Afrique du Sud que nous avons trouvé tout ce que nous cherchions, aussi bien en termes de décors et de paysages que d'animaux et de dresseurs. C'est un pays de cinéma et de pub, ils ont les hommes, le savoir-faire, et le pays est tout simplement sublime.

Côté mise en scène, c'était bien sûr beaucoup plus compliqué de gérer des situations avec 6 à 10 personnages. Et puis en plus, il y avait des comédiens très difficiles à gérer : les animaux !

L'action et la comédie sont très imbriquées. Comment avez-vous structuré votre histoire ?

Le plus difficile, c'est de faire rire. Il faut trouver la bonne situation, les bonnes répliques, les bons comédiens capables de faire vivre ces répliques et de créer des situations dans lesquelles les spectateurs pourront se reconnaître, ou de les amener à se mettre à la place des personnages pendant quelques secondes.

Pour moi, toute la difficulté de la comédie réside dans le dosage, le rythme. Mettre un gag à 5 minutes, l'autre à 8 et non pas 6 pour que les gens ne s'épuisent pas et que l'on raconte aussi une histoire... Il faut amener l'émotion, l'aventure, mixer tout ça en un puzzle de 1h40, faire en sorte que les gens en ressortent avec le sourire en se disant qu'ils ont passé un super moment. On ne perd jamais de vue le plaisir du spectateur.

Il y a aussi le rythme à l'intérieur de chaque scène, la manière et la vitesse à laquelle elle va être jouée. Dans une comédie, on a le droit d'être absurde, de faire du non-sens, des trucs improbables, mais le vrai challenge est dans la manière dont tout cela va défiler devant les yeux des spectateurs. Etant à la fois réalisateur, scénariste et auteur, je pouvais parler aux comédiens en étant crédible. J'ai fait du sketch pendant 15 ans et l'acteur principal a été mon partenaire. C'était un véritable atout. L'échange s'est fait rapidement.



Comment vous êtes-vous entouré pour cette aventure ?

Je me suis entouré de comédiens que je connaissais pour la plupart, de vrais pros. Même si tout s'est fait dans la bonne humeur, il fallait travailler dur, c'était assez compliqué. Il m'est arrivé d'être obligé de les discipliner, mais je ne pouvais pas trop le faire parce que je suis le premier à vouloir rire ! Tous étaient hyper motivés de tourner dans des décors pareils, avec des animaux, dans des situations incroyables. Le contexte et l'histoire ont apporté une énergie qui est venue s'ajouter à celle des comédiens.

Sur le plan technique, j'ai aussi eu la chance d'être bien épaulé. Arnaud Stéfani, le chef opérateur, est un mec génial. Il est très professionnel, on voit les choses de la même façon et il sait comment obtenir le rendu d'image voulu. C'était essentiel pour un film de ce type.

J'ai aussi eu la chance d'avoir un producteur qui m'a toujours soutenu et poussé. Depuis le départ, Richard Grandpierre pense que je suis la bonne personne pour réaliser et Kad la bonne personne pour interpréter le guide. Quand quelqu'un d'aussi sérieux croit en vous, vous vous sentez déjà un peu plus en confiance. Kad et moi nous sommes très bien entendus avec lui. Il a ses envies, des idées de dialogues, de scènes. Pour moi, il incarne le premier spectateur. Il m'a ramené à cette réalité-là, l'attente des spectateurs. Mais ce qui est formidable, c'est que même si on n'a pas le même point de vue, il va faire confiance. Il sait aussi laisser les mains libres.

Comment avez-vous travaillé avec Kad ?

Le travail avec Kad s'est fait naturellement, comme on l'a toujours fait : lecture du scénario, puis discussion scène par scène au moment du tournage. Il fait son travail d'acteur à la maison. A la lecture du scénario, il crée et construit son personnage et arrive exactement à le maîtriser. A partir du moment où il a emmagasiné ses bases sur le personnage, il est prêt à tout. Parfois, il perd le fil parce qu'il aime vraiment s'amuser et il faut alors le recentrer, mais comment lui reprocher d'avoir autant d'énergie et de tout donner ? Kad fait les choses sérieusement sans se prendre au sérieux. Il a cette capacité de faire des films drôles ou des films émouvants... Je suis certain qu'il fera aussi des films dramatiques. C'est la télé qui a fait sa popularité parce qu'il est sur un plateau

comme il est dans la vie. Lorsque les gens le voient, ils le trouvent sympathique, tout simplement. Il ne triche pas. Kad est devenu populaire sans l'avoir prémédité, naturellement, sans calcul. Il va vers les gens sans retenue. Pour ma part, je suis plus timide, j'ai plus de mal à appréhender la foule.

Comment définiriez-vous son personnage, Richard Dacier ?

C'est un homme attachant avant d'être drôle. Il fallait lui créer un passif, une histoire à laquelle les gens puissent s'attacher, s'identifier. Il fallait ensuite que l'on ait envie de suivre ce personnage. Il a aussi un côté burlesque, un peu fou, comique. Si on revient au modèle du genre, Charlot, le personnage de Charlie Chaplin, n'avait absolument rien de gratuit. On s'attachait à lui parce que tout dans sa manière d'être, ses vêtements, trahissait son passé. On savait qui il était et on imaginait très bien ce qu'avait pu être son parcours. Sachant cela, on comprenait les raisons de ses actes. Nous nous sommes efforcés modestement de revenir à ces principes absolus de comédie, d'avoir un personnage fort, de connaître son histoire, pour qu'il nous émeuve et nous fasse rire.

Comment avez-vous choisi les autres comédiens ?

Avec Richard Grandpierre, nous avons beaucoup discuté du casting. On a essayé de prendre des acteurs et actrices que l'on ne voit pas forcément souvent au cinéma, même s'ils tournent pas mal et ont une belle carrière.

Lionel Abelanski, que l'on a rencontré avec Kad sur MAIS QUI A TUE PAMELA ROSE ? d'Eric Lartigau, joue le rôle de Benoît, un futur chirurgien, un peu Tanguy, un peu le cul collé au canapé. Il est génial. Ses parents en ont marre et pour le faire bouger, l'envoient en Afrique.

Frédérique Bel, qui joue Fabienne, a été découverte par le grand public dans « La Minute Blonde » et dans plein de films, parce qu'elle fait beaucoup d'apparitions. Elle joue une actrice un peu particulière qui va se réfugier en Afrique pour oublier sa carrière. Frédérique a été parfaite, elle a joué complètement à l'opposé de « La Minute Blonde », très réservée, discrète, ultra touchante.

Valérie Benguigui, que j'ai découverte dans PUR WEEK-END et COMME T'Y ES BELLE, est formidable, exceptionnelle. C'est une super comédienne, une Rolls, belle et drôle.

Guy Lecluse interprète Bertrand. Kad et moi le connaissons depuis vingt ans puisqu'il était venu faire l'idiot avec nous au « Rock'n Roll Circus », une émission de radio.

David Saracino, l'interprète de Rémi, je le vois comme le futur Belmondo, le futur Lanvin, Johnny Belle Gueule et en plus excellent comédien, très bon camarade. Il a, je



crois, beaucoup appris au contact de Kad et des autres comédiens qui ont plus d'expérience. C'est quelqu'un d'intelligent, qui a sa place dans le cinéma.

Frédéric Proust est un copain, scénariste avec Jean-Paul Bathany de la série « H ». Je l'ai découvert dans une ancienne émission de Canal+, « Demain le monde ». Il est formidable en méchant dans le rôle de Becker.

Je ne connaissais pas Nicolas Marie, que j'avais vu évidemment dans les films

de Dupontel. C'est un immense comédien. Très angoissé, avec lui j'ai découvert qu'il y a des comédiens qu'il faut préserver, qui détestent les changements de dernière minute. Je comprends ça.

Yannick Noah, lui, n'avait jamais tourné pour le cinéma et s'est avéré très à l'aise en jouant Sagha. Je pense qu'il s'est bien amusé. Il y a aussi Omar, à qui j'ai demandé d'apprendre l'accent québécois pour jouer Youssouf. Il a bossé énormément et il porte la scène. Après, il y a plein de petits rôles. Vincent Lambert, qui joue le gardien de prison

de la Bastille. Philippe Lefebvre qui était dans CE SOIR, JE DORS CHEZ TOI, et avec qui j'ai l'intention de retravailler parce que c'est un comédien que j'aime beaucoup.

Votre film fait aussi la part belle aux images spectaculaires et aux ambiances. Comment avez-vous filmé l'Afrique ?

On souhaitait entrer progressivement dans l'histoire à travers la salle de poker,

Monsieur Charles, le Standard Hôtel... Rester très urbain au début pour qu'il y ait une vraie césure avec la ville et que la découverte de la brousse soit encore plus forte. On y est allé progressivement, décor par décor, en utilisant au mieux ce que nous offrait l'Afrique du Sud.

Comment s'est déroulée la rencontre entre acteurs et animaux ?

Kad a été très courageux, parce qu'il est resté très calme bien qu'il se soit fait mordre par Clonky le singe ! On a finalement réussi à avoir ce que l'on voulait, mais ce fut très compliqué. Le singe, un vervet, ne marche qu'à la nourriture, et quand il n'a plus faim c'est terminé, on ne peut plus rien lui demander. Le dosage de la nourriture est donc crucial. On a quand même réussi à lui faire ouvrir un livre. C'est un singe, pas un comédien, il s'en fout que le film marche ! Avec lui, on a joué sur Bernardo, le compagnon de Zorro muet qui communiquait par signes.

Avant de partir jouer avec les animaux, j'avais préparé les acteurs à Paris, en discutant et en leur expliquant ce qui allait se passer. Ils avaient tous une appréhension des insectes. Tous les matins, on se passait un coup de bombe anti-tiques. A part ça, ils ont tous plus ou moins dépassé leurs phobies. Valérie avait une phobie des serpents, mais quand il a fallu tourner avec, aucun problème, elle l'a touché. Ça sert aussi à ça les tournages, à oublier ses peurs. Lionel a dépassé sa peur des guépards, il a été formidable. Frédéric Proust a été super aussi avec l'éléphant. Ils en avaient tous envie finalement, même s'ils appréhendaient. Valérie Benguigui a été la première à me dire qu'elle espérait qu'on jouerait dans

le bus avec le lion. Ce sont des rêves d'enfant finalement. Se rapprocher de ce qui vous fait le plus peur...

Le film présente une variété très importante d'ambiances et de décors, des villes, des villages, la brousse. Comment les avez-vous créés ?

Reconstituer la vraie vie, c'est une chose que je découvre parce que j'y ai rarement été confronté. Ça aussi, c'est le travail du premier assistant, et du deuxième. Ce sont eux qui vont gérer les foules, donner les ordres. Régler les déplacements des gens, faire croire que c'est un vrai marché, avec des gens qui achètent, d'autres qui jouent du tam-tam, des touristes qui passent... Ce sont de bons souvenirs. J'ai trouvé génial de reconstituer sur un petit bout de rue du Cap une partie du centre-ville de Johannesburg.

Quand vous tournez à l'étranger avec des gens qui ne parlent pas votre langue, ceux-ci ne comprennent pas forcément toutes les nuances de votre humour, ni où vous voulez en venir. On a donc fait une projection en milieu de film avec les rushes sous-titrés pour eux, et là l'ambiance a complètement changé. Les Sud-Africains ont compris où on voulait en venir, ils ont adoré les images et les personnages, et ils étaient plus motivés encore pour faire en sorte que le film aille jusqu'au bout et soit génial. C'est là encore une question de collaboration. La projection a été géniale pour ça. On a aussi fait une projection à la fin du tournage. Ils étaient contents qu'on les fasse participer, qu'on leur dise que tout ça, c'était aussi grâce à eux.



Et le village pour touristes où apparaît Yannick Noah ?

On s'est bien amusés à recréer le faux village africain à touristes. Il fallait qu'ils aient la sensation que ce soit « tellement beau et tellement typique », comme le dit Fabienne en descendant du bus. On a fait quelque chose de très emblématique, une sorte d'image d'Epinal, avec des villageois habillés avec plein de couleurs d'Afrique du Sud. Leurs vêtements n'ont pas été créés spécialement pour le film, ce sont de vrais vêtements, très colorés, très sympathiques. C'est la quintessence du village africain avec à la fin, la petite case où on va acheter les souvenirs ! Ces villages existent vraiment partout dans le monde. C'est une discussion que j'ai eue avec Yannick Noah et d'autres. On en trouve au Cameroun, et énormément en Asie. Vous arrivez en bateau dans un village complètement dénudé alors que juste derrière la forêt, il y a des baraquements avec la télé, le câble, le tout très confortable ! Nous avons voulu rire de cela.

Dans le rôle du chef de village, un peu coach, Yannick Noah est excellent. Tout le monde connaît son charisme et il a l'habitude de la scène. Il aime parler au public, jouer avec lui, il a l'âme d'un comédien. Cette fois, il fallait qu'il joue vraiment et il s'en est donné à cœur joie. Je lui ai dit que le texte était là, la situation aussi, et que finalement il ne fallait pas trop chercher, juste essayer d'appliquer ce qu'il y avait dans le scénario en essayant de créer un personnage mais sans se prendre la tête plus que ça. Il s'en est très bien sorti. Finalement, j'essayais plus de le déstresser que de le diriger, et ça a marché.

Certaines scènes vous ont-elles donné plus de difficulté que d'autres ?

Quasiment toutes, mais chacune à sa façon. Nous devons nous adapter mais il y avait à chaque fois un enjeu pour l'histoire qui renforçait notre motivation.

Par exemple, la scène de neige nous a donné quelques difficultés. Il a fallu utiliser une fausse neige spéciale parce que le gouvernement sud-africain fait très attention à l'environnement et que nous ne devons pas utiliser de produits polluants. C'est donc de la mousse bio ! Quand on a fait la scène, on a vu s'illuminer le visage des Sud-Africains, qui pour la plupart n'avaient jamais vu de neige. Ils étaient émerveillés, ils ont pris des tonnes de photos avec les sapins enneigés.

On a tourné dans des réserves privées comme Tala ou Spienkop, et on a fait venir

des animaux pour tourner les scènes, celle de l'éléphant, du lion. On a des décors grandioses avec ce lac au fond, le lac de Spienkop.

Pour la scène dans la chute d'eau, impossible de tourner dans les Zulu Falls, qui font 60 mètres de haut. On a tourné dans une autre petite chute et les images ont été insérées avec des effets spéciaux visuels. L'eau était vraiment très froide. On a vite compris qu'il fallait attendre 14 h pour tourner parce qu'à 10 h du matin les acteurs étaient tous en hypothermie... Nous avons beaucoup de moyens, une grue, plusieurs caméras, des hélicoptères, on a pu filmer sous tous les axes. Pour le coup, avec le bruit et le risque, on avait travaillé le jeu avant et les acteurs ont tous fait leurs répliques les uns après les autres dans le désordre. On se mettait sur Kad, qui faisait toutes ses répliques, puis on passait à Guy, qui faisait toutes les siennes, et après on a mélangé tout ça au montage. Faire autrement était impossible parce que l'on ne pouvait pas communiquer, il y avait trop de bruit, il faisait trop froid...

Dans l'autre extrême, il y a eu les scènes dans le véhicule. Les comédiens en ont bavé. Ils sont rentrés en situation tout de suite. La voiture était très bruyante, il faisait super chaud. Je leur ai dit : « Voilà, ça va être notre quotidien, en tout cas pendant 15 jours, du bus on va en manger ». Un bus de cinéma est bien moins confortable qu'un vrai bus de safari. Il y a des projecteurs énormes sur le côté qui chauffent le bus encore plus que le soleil. Il fait 40 degrés au plus frais. Et en plus les sièges étaient assez rustiques puisqu'ils étaient faits pour être démontés rapidement en fonction de la mise en scène.

Quel souvenir gardez-vous de toute cette aventure ?

L'impression d'avoir vécu quelque chose de fort, en groupe, d'avoir travaillé pour le plaisir du public en le surprenant, en le faisant rire et, on espère aussi, en étant parfois émouvant.

Entretien avec **KAD MERAD**

Comment avez-vous rejoint le projet ?

J'ai entendu parler de SAFARI avant de commencer BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS, juste avant la sortie du premier film d'Olivier. Il était question d'un guide qui accueillerait ses touristes en lançant « Akuna matata » ! C'était une idée de Richard Grandpierre, le producteur. Il n'y avait pas encore de scénario, juste une idée.

Le but était de faire un grand et beau film d'aventures, différent de ce que l'on peut voir ou de ce que l'on imagine pour une histoire de touristes qui découvrent l'Afrique. SAFARI ne se limite pas à un périple de touristes. Le film est riche et possède plusieurs niveaux de lecture. J'ai vu beaucoup de choses se développer pendant le tournage. Je ne m'attendais pas à ce qu'il ait autant de facettes au final. Il est d'abord magnifique, et très agréable à voir. Le truc magique, c'est que tout l'aspect sauvage, les animaux, nous l'avons vraiment vécu. Quand, dans le scénario, on lit « un lion monte sur le capot », on ne se rend pas compte. Mais quand vous tournez la scène, c'est vraiment un lion de 400 kg qui grimpe sur le capot ! Et je ne vous parle pas du singe, de l'éléphant, du serpent, de l'araignée. Tout cela apporte forcément quelque chose au film. Il y a aussi le fait que cela sert l'histoire et ce que vivent les personnages.

C'est cet ensemble atypique qui vous a tenté ?

Ce qui m'amuse, c'est de relever des défis, de faire des choses que je n'ai jamais faites. Quand on a la chance de se voir proposer un projet si différent, et en plus fait par un ami, Olivier, on n'hésite pas ! Je savais que ça allait très bien se passer parce que j'aime la façon dont il travaille. Un projet pareil est forcément tentant, parce que c'est un film qui vous embarque loin, très loin, qui vous emmène ailleurs, où vous vivez autre chose, en étant quelqu'un d'autre. On devient vraiment quelqu'un d'autre. L'aspect aventure était formidable, avec pas ou très peu de trucages.

Qu'est-ce qui, selon vous, fait de SAFARI une comédie à part ?

Avec le recul et l'expérience, je me rends compte que les bonnes comédies sont celles auxquelles on croit. Vous pouvez faire les trucs les plus drôles de la terre, si on ne peut pas croire à ce que l'on voit, on passe à côté. Ça devient des gags - ce que les Zucker savaient très bien faire dans Y A-T-IL UN PILOTE DANS L'AVION ?. Et encore, leurs personnages avaient une certaine épaisseur, ils étaient presque crédibles finalement. Quand on faisait des sketches avec Olivier, les gens nous disaient que ce qu'ils aimaient bien, c'était qu'on les assumait. On n'essayait pas de faire rire à tout prix ; on essayait de faire rire bien sûr, mais avant tout on était à fond dans nos personnages, on les adorait, on les faisait vivre.

Pour moi, une comédie réussie, c'est d'abord des personnages auxquels on peut s'identifier. On retrouve cela dans SAFARI. Même si je joue un guide de safari en Afrique du Sud qui emmène des touristes, j'ai l'impression qu'on y croit !

En alliant action et comédie, le film trouve un rythme très particulier. Y avez-vous été sensible ?

La comédie n'est pas forcément une affaire de frénésie et d'emballement. Il existe des comédies lentes mais très drôles parce que l'on a justement pris le temps de présenter les personnages, d'amener les gags. LA PARTY de Blake Edwards par exemple, est une comédie extrêmement réussie, une référence, et c'est lent, voire très lent. SAFARI va beaucoup plus vite, mais avec, c'est vrai, un rythme original.

Il y a aussi une question de rythme entre les comédiens. Un bon tempo, c'est quand les gens se répondent, s'écoutent, quand une musique s'installe. C'est ainsi que je travaille, en tout cas. C'est vrai que le rythme est très présent, mais ça fait très spécialiste en humour de parler de ce genre de choses. En réalité je ne pense pas autant.





Je dirais que la chose la plus certaine pour moi, c'est qu'à partir du moment où on y croit, tout est permis. Les acteurs ne se forcent pas à parler plus vite, à avoir un rythme différent parce qu'ils sont dans la comédie. Je pense qu'il y a des acteurs qui ont un rythme dans la vie et qui s'adaptent à la comédie, et d'autres pas.

En quoi votre humour et celui d'Olivier a-t-il évolué ?

MAIS QUI A TUE PAMELA ROSE ? d'Eric Lartigau était notre premier film en tant qu'acteurs, il correspondait à ce que l'on avait envie de faire à ce moment-là. On avait tous ces gags en réserve qui n'attendaient plus que le moment d'éclorre. On s'est cachés derrière la parodie, peut-être par pudeur aussi. Aujourd'hui, avec Olivier, on est devenus des personnes âgées, alors on fait des films de personnes âgées ! On fait des comédies plus réalistes, un peu à la manière de certaines comédies américaines qui peuvent vous émouvoir. On tend tous les deux vers ça. On a évolué avec UN TICKET POUR L'ESPACE, lui aussi réalisé par Eric Lartigau, qui était un peu plus grand public mais qui a eu moins de public justement, parce qu'on était passés trop vite de la comédie absurde à la comédie plus réaliste. Maintenant, personne ne se pose plus la question de savoir si j'étais sur Canal + et si je faisais de l'humour Canal, ou si simplement je suis un acteur de comédie. Je pense que c'est pareil pour Olivier. Et pour nous deux, ça n'a pas été simple.

Avez-vous participé à la création de votre personnage ?

J'ai donné deux ou trois indications au début de l'écriture. J'ai dit comment je le voyais, mais ce n'est pas mon film. J'aurais bien aimé !

Comment avez-vous approché votre personnage, Richard Dacier ?

Je n'aime pas l'expression « travail d'acteur », ce n'est pas un travail ! Je n'ai en tout cas pas l'impression de travailler. Il est bien sûr facile de dire ça quand on a un peu de succès, que ça marche bien et que les gens vous proposent des films ! Mais c'est vrai, je considère ça plus comme une passion, une envie, un plaisir, qui se traduit par du travail parce que l'on y pense beaucoup, on est très concentré derrière un côté décontracté.

Pour le personnage de Richard Dacier, je n'ai pas pu me référer à quelque chose que je connaissais ni aller chercher dans ma famille. Souvent, quand je dois faire un rôle proche de la réalité, je pense à ma sœur, à mon frère, à mon père, à des gens que je côtoie. Là, je ne connaissais aucun guide de safari ! Heureusement, j'ai eu l'occasion de faire un safari un an plus tôt, et je m'en suis servi, mais les guides étaient des locaux, des Namubiens. Du coup, pour le personnage, je n'ai pu m'inspirer directement de rien.

Je me suis appuyé sur le costume et le look de Dacier. J'ai mis ma tenue, j'avais ma barbe, je me suis regardé dans la glace. J'ai vu les premiers rushes, j'ai trouvé deux trois petits trucs, genre il est tout le temps en train de chasser les mouches, par peur, par tic. C'était finalement assez facile. Vous mettez votre costume, vous vous asseyez dans la bagnole, vous êtes au milieu de la réserve et tout à coup, vous croisez effectivement des éléphants et des girafes. Dacier est un personnage qui a peur des animaux, qui n'a aucune connaissance du terrain, donc je n'avais pas à me prendre la tête pour avoir l'air de connaître ! En plus, avec des partenaires pareils, ça joue, ça vit, c'est vivant tout le temps !

Comment avez-vous travaillé avec Olivier ?

Olivier me connaît très bien, donc on n'a pas eu besoin de séances de travail où on a réfléchi sur le personnage. Une fois qu'Olivier a vu la silhouette de Dacier et la façon dont il se comportait dans la voiture, c'était bon. Pour donner de la chair à Dacier, on n'a pas cherché à l'identifier, ou à l'imaginer dans une vie. J'arrivais, j'étais Dacier, tout simplement. Le fait de vivre tout le temps ensemble faisait qu'on y pensait tout le temps en même temps. Le soir au dîner,

Olivier me disait toujours : « Demain, ça va être dur ». Il disait ça tous les jours à tout le monde : « Vous n'avez encore rien vu, vous allez en baver ! ». Il le fait pour maintenir éveillé, en alerte. Rien n'est gagné, tout est possible jusqu'au dernier jour. Le dernier jour justement, on a terminé dans des trucs impossibles, dans des rivières. Je crois que c'était comme ça qu'Olivier préparait. Justement, pour fragiliser un peu le personnage et le rendre humain et donc, lui donner plus d'épaisseur, on était toujours en train de se dire : « Demain ça va être dur, il y aura ça, et ça ». Moi, je ne m'imaginai plus dans ma peau mais dans celle de Dacier, pour aller dans les cascades et le reste...



Ça aide quand même d'être dirigé par un mec drôle, ou en tout cas un comédien qui fait de la comédie. J'ai eu trois expériences, Michel Boujenah, Dany Boon, et Olivier. Ce sont trois mêmes exigences, de jeu, de rythme... On rigole aussi beaucoup, ce qui ne veut pas dire que l'on ne travaille pas !

Comment cela s'est-il passé avec vos partenaires ?

Lionel Abelanski, Valérie Benguigui, Guy Lecluse, je les admire, je les adore, ce sont des gens hyper sympas. Il y a aussi Frédérique Bel et David Saracino qui sont venus nous rejoindre. On avait tous envie de vivre une belle aventure sans se prendre au sérieux. On n'était pas en train de sauver des vies ou la France, on faisait un film ! Quand on sait que l'on va travailler avec 80 personnes, qui vont être au service du film, dans des conditions assez extraordinaires, on savoure ! Le producteur, Richard Grandpierre, est quand même un seigneur dans le genre. Il s'est occupé de tout, il a toujours été là. Il y a donc pu avoir cette osmose, cette ambiance, cette légèreté. Il y a eu des moments

techniquement pénibles, on tournait toujours dehors, dans des conditions pas toujours évidentes, avec quelques craintes, un peu de danger. Moi j'ai pris le parti d'en rigoler et de vivre une vraie aventure de copains pendant trois mois.

Je me levais en me disant : « Waouh, on va s'éclater ! ». C'était génial, on commençait par se retrouver tous au petit déjeuner. Pour moi, c'est très important ce genre d'ambiance. Tout le monde s'est mis au diapason. On a senti aussi que le groupe était fort. Olivier l'a senti, ça l'a beaucoup aidé. Ça l'a rassuré d'avoir des gens hyper motivés, hyper impliqués, qui avaient très envie de faire un beau film. De vivre l'aventure, pas de la traverser. On était dans l'un des plus beaux pays du monde, chaque journée était une journée d'aventure, au milieu des réserves. On était chez les animaux toute la journée, on les voyait évoluer avec leurs bébés. On voyait des lions qui chassaient, des trucs hallucinants quand même !

Vous avez tourné avec des partenaires un peu particuliers...

Clonky était un singe extrêmement sauvage. Une semaine avant le tournage, je suis allé le voir, passer du temps avec lui pour qu'il s'habitue à ma voix, à mon odeur et à ma présence. C'est un enfant, un petit gosse, mais qui mord ! Même le dresseur avait les mains déchiquetées ! Je pensais pouvoir développer une sorte de relation avec lui... jusqu'au moment où il m'a pincé, très fort. En fait, il m'a mordu parce qu'il n'en avait rien à faire de moi, ce qu'il voulait c'était la nourriture qu'il y avait sur la table. C'est un animal sauvage, on ne peut pas devenir pote avec un animal sauvage sauf peut-être si on l'a élevé, nourri, soigné. C'était un jeune singe tout fou qui ne pensait qu'à manger et à jouer. Un jour, j'ai voulu aider à la caméra, j'ai écarté la nourriture et là, il m'a mordu la main. J'ai gardé une vraie cicatrice ! Enfin, une toute petite, mais avec piqûre antitétanique et tout !

Ensuite, il y a eu le lion. Le lion monte sur le capot, il reste, moi je suis censé le faire partir avec des essuie-glaces... C'était un vrai lion juste devant moi, derrière un petit pare-brise. Là, sur le moment, je me suis fait peur ! Quand le moment de tourner la scène est arrivé, je l'avais anticipée et tout, mais là... la panique ! Je suis très content d'avoir vécu ça mais c'était plutôt impressionnant. Quand les gens vont voir le film, ils vont se dire : « Ben quoi, il est dans une voiture », mais en fait c'est pas du tout ça, il n'y

a plus de protection, il n'y a plus rien d'autre que l'animal face à vous. C'est un énorme lion quand même, et même s'il est ultra gentil et ultra dressé, ça fait peur ! On nous dit qu'il n'y a aucun risque, donc il n'y a personne avec un fusil, juste un mec avec une batte de base-ball dans la voiture au cas où le gros chat tombe dedans ! J'ai forcément imaginé le scénario catastrophe, le lion glisse, il tombe, il traverse la vitre et atterrit sur mes genoux. Là, il me met un coup de patte et il m'arrache la tête.

Même quand il n'y avait pas d'animaux, vous avez eu quelques scènes assez physiques...

Pour la scène sur la paroi rocheuse sous la cascade, on s'est dit que l'on n'avait pas le choix, qu'on venait de vivre plusieurs mois d'aventure ensemble et qu'on n'allait pas s'arrêter devant quelques pauvres tonnes d'eau glacée ! Le plus long que l'on ait tenu, c'est 45 minutes d'un coup. A un moment, Guy était bleu. J'ai senti qu'il fallait qu'il sorte parce que l'eau était vraiment trop froide. On savait qu'on allait refaire tout le son à Paris et qu'on jouait pour l'image, mais nous étions tous conscients que ce serait un vrai plus pour le film et que cela risquait de devenir une grosse scène. Alors on a pris notre courage à deux mains et on y est allés.

Paradoxalement, la séquence sous la cascade m'a presque moins impressionné que les rivières aux crocodiles. On a pied une fois sur deux et quand on a pied, on s'enfonce dans la vase. On devine sans peine tout ce qu'il peut y avoir de grouillant, de rampant dans ce genre de boue... On avait pris des antibiotiques, mais c'était plus impressionnant en un sens, parce qu'on était là dans un truc tout mou, pourri, verdâtre... Vous verrez ça dans le film. Akuna matata !

Textes : Coming Soon Communication

Liste artistique

RICHARD DACIER	KAD MERAD
BENOIT	LIONEL ABELANSKI
MAGALIE	VALÉRIE BENGUIGUI
FABIENNE	FRÉDÉRIQUE BEL
BERTRAND	GUY LECLUYSE
RÉMI	DAVID SARACINO
MONSIEUR CHARLES	NICOLAS MARIE
BAKO	GREG GERMAIN
BECKER	FRÉDÉRIC PROUST
SAGHA	YANNICK NOAH
YOUSOUF HAMMAL	OMAR SY
MADAME SOLANSE	ARIELLE SEMENOFF
MONSIEUR SOLANSE	ALAIN DOUTEY



Liste technique

RÉALISATEUR	OLIVIER BAROUX
SCÉNARIO	JEAN-PAUL BATHANY OLIVIER BAROUX RICHARD GRANDPIERRE PASCAL PLISSON
SUR UNE IDÉE DE	RICHARD GRANDPIERRE PASCAL PLISSON
IMAGE	ARNAUD STEFANI
1 ^{er} ASSISTANT RÉALISATEUR	ÉRIC PIERSON
MUSIQUE	MARTIN RAPPENEAU
COSTUMES	NADIA CHMILEWSKY LEIGH BISHOP
DÉCORS	RICCARDO PUGLIESE
MONTAGE	RICHARD MARIZY FLORENT VASSAULT
SON	LUCIEN BALIBAR
PRODUCTEUR DELÉGUÉ	RICHARD GRANDPIERRE
PRODUCTEUR EXÉCUTIF	FRÉDÉRIC DONIGUIAN
PRODUCTEUR EXÉCUTIF AFRIQUE DU SUD	ÉRIC VIDART-LOEB
UNE COPRODUCTION	ESKWAD / PATHÉ TF1 FILMS PRODUCTION / M6 FILMS
AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL+ ET DE TPS



CADOR FILMS DAMAS COME - © 2005 ESCAD - AFNE PRODUCTION - FI FILMS PRODUCTION - MONTAG

ESKWAD

PATHE!